

CHAPITRE V

Mort de M^{me} Bazaine. — Correspondance de l'Empereur (1^{er} et 16 novembre 1863). — Négociations avec les généraux dissidents. — Instructions contraires du 16 mai 1863. — Doblado. — Rapport de police sur Doblado. — Lettres de l'Empereur du 28 novembre 1863. — Les mines de la Sonora. — Le comte de Raousset-Boulbon. — La maison Jecker et C^{ie}.

Madame Bazaine était restée en France. Elle mourut subitement vers cette époque. La nouvelle en parvint au général pendant son expédition dans le Nord. Sa douleur fut d'abord très vive, mais un courrier suivant lui ayant apporté des détails sur les causes de cette mort, elle changea d'objet.

Cet événement purement privé ne rentre point dans notre domaine d'historien de l'expédition; aussi ne l'aurions-nous même pas mentionné, si, d'une part, il n'en était question dans les documents que nous avons à citer, et si, d'autre part, il ne devait pas avoir une certaine influence sur les affaires du Mexique, puisqu'il permit au commandant en chef de se marier avec une Mexicaine.

La lettre confidentielle de Napoléon III que lui

porta le courrier du 1^{er} novembre, contenait l'expression de la sympathie du souverain pour le général en présence du malheur qui le frappait et sur lequel on ne savait encore rien; elle renfermait aussi des conseils et des aperçus aussi sages que justes :

Saint-Cloud, le 1^{er} novembre 1863.

Mon cher Général,

Je voudrais aujourd'hui ne pas vous parler d'affaires, car je suis profondément attristé en pensant à la douleur que vous devez éprouver de la perte irréparable que vous avez faite. Si une sympathie bien vive pouvait être une consolation dans ces cruels moments, vous la trouveriez dans la part que l'Impératrice et moi prenons à votre juste douleur; mais, dans la position où vous êtes, je crois qu'il n'y a que le sentiment du devoir qui puisse adoucir votre chagrin.

Je vais aussi brièvement que possible vous indiquer les points qui attirent mon attention : 1^o Tâchez, comme le dit le correspondant du *Times*, de Mexico, d'organiser une cavalerie légère comme l'a fait la Compagnie des mines du *Real del Monte*. Elle a, en effet, offert un dollar par jour à tout homme qui se présenterait bien armé et bien monté, et elle a formé ainsi un corps de 170 hommes, qui assure ses convois. On pourrait peut-être agir de même et avoir ainsi une cavalerie auxiliaire utile.

2^o Il serait bien important de n'occuper, à l'est, que Vera-Cruz, Jalapa, Cordova, et de former un corps mexicain qui occuperait les Terres chaudes; car nous ne pouvons pas laisser longtemps les Européens en proie aux maladies de ce climat, et il faut bien que les Mexicains défendent eux-mêmes leur propre pays.

3^o J'espère qu'au moment où vous recevrez ma lettre,

vous aurez déjà occupé les villes importantes qu'il vous reste à conquérir; cependant je crains que vous n'ayez pas assez de troupes pour aller jusqu'à San-Luis de Potosi. Le maréchal Forey me demandait toujours des armes pour armer les Indiens. Vous avez dû recevoir dix mille fusils et mille carabines.

Je déplore les croix que Forey a données aux Mexicains; il ne faut leur en donner que pour des actions d'éclat bien constatées.

Je suis enchanté que vous ayez fait rapporter le décret sur la confiscation. Il faut s'en tenir, en fait de politique, à la première proclamation de Forey, arrivant à Mexico.

On a dû vous écrire pour ordonner à Saligny de revenir en France, de gré ou de force, quand même il aurait donné sa démission.

Le maréchal Forey n'a, depuis le commencement de la campagne, proposé aucun général de brigade pour général de division. N'y aurait-il donc aucun de vos généraux digne d'avancement?

Je compte sur vous, Général, pour amener à bien les affaires du Mexique, quoique je comprenne la difficulté de la tâche, surtout après les fautes que l'on a commises.

Surmontez, mon cher Général, la douleur que vous devez éprouver en pensant à la France, et comptez sur ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Le 16 novembre, toujours préoccupé d'arriver au plus vite à la pacification, c'est-à-dire à l'établissement de l'empire de Maximilien qui dégagerait la responsabilité de la France, l'Empereur, dans un court billet, signalait au commandant en chef diverses tentatives à faire pour détacher de Juarez certains de ses généraux :

Palais de Compiègne, 15 novembre 1863.

Mon cher Général, je n'ai, par ce courrier, aucuns nouveaux détails à vous transmettre, et d'ailleurs le ministre de la Guerre vous donne des instructions précises. Seulement j'insisterai sur ce point essentiel que je vous recommande. Faites en sorte, autant qu'il dépendra de vous, de décider les généraux Doblado et Comonfort à se réunir à notre cause. Ce serait, vous le comprenez, un des meilleurs moyens d'amener une solution définitive. Croyez, mon cher Général, à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Voici la preuve incontestable que c'est par ordre de l'Empereur que furent entamées ces négociations avec plusieurs généraux juaristes. Quoique menées aussi discrètement que possible et par des intermédiaires bien choisis, elles finirent par être soupçonnées de l'armée, qui ne se fit pas faute de les blâmer et d'en rejeter la responsabilité unique sur le commandant en chef. A la suite d'une campagne longue et pénible, les esprits ont une tendance à s'aigrir, à critiquer, à envier, et l'on ne voyait pas sans jalousie les avances faites à des ennemis, qui eussent ainsi trouvé dans leur défection non seulement leur pardon, mais même des récompenses et des faveurs.

L'armée se trompait : le général Bazaine, dont le devoir était d'obéir, ne faisait donc en cette circonstance que suivre les ordres de l'Empereur.

Il faut, à cette occasion, noter le changement qui s'était opéré dans l'esprit de Napoléon III ; au commencement de la seconde campagne, dans ses instructions secrètes au général Forey, que celui-ci avait

transmises à son successeur, il exprimait une volonté diamétralement contraire : « Il faut se méfier » de Doblado, écrivait-il le 30 novembre 1862. Je ne » fais que vous réitérer les recommandations de ne » pas traiter avec les hommes du gouvernement actuel, et surtout avec Doblado qui est, à ce qu'on » dit, l'homme le plus fourbe et le moins consciencieux. » (Lettre du 16 mai 1863.)

Mais le temps avait marché, et devant la nécessité d'arriver à une prompt solution des difficultés pendantes, il était de bonne politique de ne point se piquer d'une rigueur exagérée et de se plier aux événements, plutôt que de s'entêter à attendre qu'ils se pliassent à nos désirs.

Quant à la pensée d'acheter la défection d'un chef militaire, elle n'avait rien que de très naturel au Mexique, car, dans ce malheureux pays, agité depuis si longtemps par les guerres civiles, le nombre n'était pas grand de ceux qui se piquaient de plus de fidélité à leur parti qu'à leurs intérêts. En ce qui concerne particulièrement Doblado, ses antécédents permettaient amplement de lui adresser une telle proposition.

Le général Bazaine se fit donner des renseignements sur le personnage. Bien que trop longue pour être reproduite en entier, cette notice est assez intéressante pour qu'on en tire quelques extraits. Elle est intitulée : « Biographie de M. Manuel Doblado » et débute ainsi :

M. Manuel Doblado naquit au village de San-Pedro Piedra Gorda, de parents pauvres ; on lui fit avoir une

bourse au collège de la Purísima. Là, il commença ses études pour entrer dans le barreau. Plusieurs personnes respectables le protégèrent pour qu'il pût finir ses études, surtout le L^e don Lorenzo Arellano qui rendit à Doblado de grands services. Au collège, il commença à se faire remarquer par ses instincts turbulents, mais, comme nous le verrons plus loin, toute son ambition se résumait à commander le département, peu lui importait sous quel système...

Ses premiers actes politiques le présentent comme réactionnaire et clérical : « Dans le plan qu'il signa à Guanajuato, le 17 juin 1848, il existe un article ainsi conçu :

ART. 6. — On respectera religieusement les biens et les privilèges du vénérable clergé, et l'armée sera considérée avec toute la sollicitude que méritent les défenseurs d'un peuple libre.

Dans son pronunciamiento du 6 décembre 1855, il dit encore :

Sous prétexte de réformer le clergé, on veut introduire dans la République le culte protestant, d'autant plus dangereux qu'on nous le présente travesti et qu'il rompt le lien religieux, le seul capable de neutraliser les principes d'anarchie qui pullulent de tous côtés.

C'étaient là des paroles énergiques, mais la conviction qui les dictait était de faible constitution. Un an n'était point écoulé que Doblado sanctionnait la *désarmotisation* des biens du clergé. Puis il jura la Constitution de 1857, « malgré qu'elle était remplie » de principes dissolvants. Doblado était devenu un

» *puro*, mais *rouge* ; il proscrivait et fusillait ceux qui
 » l'année précédente avaient été ses amis ».

Il eut la chance qu'on ne lui appliqua point semblable traitement.

En 1859, il conspire et est incarcéré à Mexico ; le général Robles Pezuela le fait mettre en liberté. Il court à Vera-Cruz, d'où Juarez l'expulse. Il passe aux États Unis.

En 1860, il revient dans son pays, se déclare gouverneur de Guanajuato, et il en exerce avec fruit les prérogatives. Il s'empare d'une *conduite* d'argent qu'on envoyait à Tampico.

En 1861, les lois de la Réforme sont mises en vigueur à Guanajuato, c'est-à-dire qu'on dilapide quatre ou cinq millions de piastres, produit des ventes des biens du clergé. Doblado possède plusieurs propriétés venant de ces biens.

Ces souvenirs n'empêchent nullement Juarez de l'appeler au ministère en 1862 ; il lui donne même le poste de chef de son cabinet. Doblado édicte alors « la » loi de *conspiradores* dans laquelle est déclarée traître à la patrie toute personne qui protégera l'intervention ». Et comme la reconnaissance ne le gêne point, il fait ou laisse assassiner son libérateur Robles Pezuela (21 mars 1862). Il dilapide les biens de *beneficencia*.

Nous devons ajouter, poursuit la notice, que dans la dernière période de la domination des démagogues et selon les listes publiées, Doblado est celui qui a fait exécuter le plus d'officiers réactionnaires ; nous ne ferons mention que des principaux dont nous nous rappelons :

à Penzamo, à Villavicencio, Taboada père ; à San-Luis Potosi, Luna, Yanez, et deux officiers au fort de Granaditas ; plusieurs officiers de Marquez, à San-Jose de Iturbide. Le commandant Ybarguren à Celaya ; le colonel Cagigas, et enfin cinquante personnes, officiers et soldats, furent fusillés dans le Monte de las Cruces, par son lieutenant Francisco Alcade. Doblado occupait alors le ministère.

Tel était un des hommes que les nécessités de la politique nous poussaient à attacher à notre cause. Il était certes capable de trahir son parti, mais il était incapable d'en servir loyalement aucun. La note, que le maréchal Bazaine a ajoutée au rapport ci-dessus mentionné, résume le rôle de Doblado : « Ses relations avec l'intervention ont toujours été entachées » de duplicité, et il n'a fait que du mal à son pays ; » mais par compensation, beaucoup de bien à ses intérêts personnels ».

Ce désir de rattacher à la cause de l'intervention des gens suspects à tant d'égards provenait de la hâte qu'avait l'Empereur de mettre fin à une situation fautive.

Si l'on ne regarde que les souffrances physiques, il est certain que le sort du souverain, qui de sa volonté propre amène la guerre, est infiniment préférable à celui des pauvres diables qui vont risquer leur vie pour une œuvre qu'ils ne comprennent souvent pas. L'Empereur, aux Tuileries, à Biarritz, à Vichy ou à Compiègne, ne souffrait évidemment, ni de la fièvre jaune, ni des maladies propres aux climats chauds, pas plus qu'il n'était exposé aux coups de feu qui tuaient les Laumière, les Capitan et ces petits